

vernement de l'Empereur et même davantage. C'est peut-être du reste la seule circonstance où, à leur tour, ils ont été patriotes et chauvins.

L'Empereur décida de porter à trente mille hommes le corps expéditionnaire et de lui donner la constitution et la cohésion d'un corps d'armée.

Mais déjà et avant que le tragique événement du 5 mai ne fut venu clore, sous les murs de Guadalupe, la première période de l'intervention française, Napoléon III, prévoyant sagement qu'on devait envisager la possibilité de mécomptes vraisemblables dans les conditions spéciales, exceptionnelles, où se faisait la guerre, avait voulu constituer fortement le commandement du corps expéditionnaire et avait désigné le général Félix Douay pour y remplir les fonctions de commandant en second.

Cet officier général était arrivé au Mexique le 16 mai, alors que le général de Lorencez achevait sa magnifique retraite de Puebla sur Orizaba.

J'ai exposé les prodromes de l'intervention française, je me suis efforcé d'en faire connaître les mobiles et les dessous, et ai développé l'historique des premiers événements diplomatiques et militaires accomplis. Il me paraît utile de délasser l'esprit tendu par l'examen réfléchi des considérations inattendues que j'ai formulées, et, délaissant pour un moment le Mexique, je reviens vers la France d'où vont partir les soldats de la revanche du 5 mai.

## CHAPITRE IV

### CRÉATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

---

Constitution nouvelle du corps expéditionnaire. — Choix du commandant en chef, général Forey. — Le général Bazaine, commandant la nouvelle division, est destiné à le remplacer. — Tous les officiers demandent à partir. — Intrigues acharnées. — Départ pour le Mexique. — De Paris à Toulon. — Embarquement à bord du *Saint-Louis*. — Départ de Toulon. — Le détroit de Gibraltar. — Les Canaries. — Séjour à Sainte-Croix-de-Ténériffe.

Dès la fin de juillet, la composition du corps expéditionnaire constitué en corps d'armée de deux divisions était complète dans tous ses éléments.

Les corps de troupes devant former la nouvelle division étaient désignés; les états-majors et tous les services étaient constitués; enfin le commandement en chef était assuré. Mais cette disposition, la plus importante du reste, fut une des plus difficiles à arrêter. L'Empereur hésita longtemps avant de choisir l'officier général auquel il devait confier la haute et difficile mission de commander le corps expéditionnaire dans les conditions exceptionnelles où il se trouvait aux divers points de vue, militaire, matériel, diplomatique et politique.

L'homme qui allait, en de pareilles circonstances et sur une terre si lointaine, prendre en main le drapeau et les intérêts de la France, devait posséder des aptitudes et des qualités bien difficiles à trouver réunies. L'opinion publique mettait plusieurs noms en avant; certain se recommandait par une valeur et des talents militaires dont il avait déjà



donné des preuves; d'autres appuyaient leur candidature par des considérations d'un ordre différent.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que le choix du Souverain ne fut pas précisément des plus heureux. Le général de division Forey fut appelé au commandement en chef et le général Bazaine, qui avait été son compétiteur le plus sérieux, fut investi du commandement de la 1<sup>re</sup> division du corps expéditionnaire, avec une lettre de service lui donnant le commandement en chef au cas où le général Forey viendrait à manquer.

Le général en chef et son état-major s'embarquèrent dans les premiers jours du mois d'août sur le *Forfait*, aviso rapide. Quant au général Bazaine, il se tenait prêt à partir au premier ordre.

Son état-major particulier se composait de deux aides de camp, le capitaine Willette et moi.

L'état-major de la division avait pour chef le lieutenant-colonel Lacroix, qui était à Vera-Cruz, et comprenait le commandant Boyer, les capitaines de Fayet et Fourgues, ce dernier était en Algérie et devait rejoindre à Vera-Cruz.

Je dois ajouter que le général emmenait en outre comme secrétaire particulier son neveu, Albert Bazaine, qui, quelques semaines avant, avait contracté un engagement volontaire à l'âge de 18 ans. Ce bibi de deuxième classe, gentil jeune homme du reste, devait être pour nous un ami et jouer un certain rôle au cours des événements.

Lorsqu'on avait appris dans l'armée que des renforts importants allaient être envoyés au Mexique, on peut dire que tous les officiers voulurent y aller et firent des démarches en conséquence; les colonels demandèrent pour leur régiment l'honneur de partir et, quand les corps furent désignés, ceux de leurs officiers qui par raison de santé ne pouvaient aller si loin entreprendre une si dure campagne, trouvaient des centaines de permutants. Quant aux officiers sans troupes qui étaient choisis personnellement dans tous les services, ils se livrèrent à toutes sortes d'intrigues et de démarches;

surtout les officiers d'état-major qui étaient obligés d'obtenir non seulement l'agrément des généraux partant, mais encore la faveur indispensable d'être demandés par eux. Aussi, dans cet enchevêtrement d'intrigues, il y eut surtout des coups de chance et de hasard parfois inespérés; témoin ce qui arriva à un de mes camarades et amis d'alors, le capitaine d'état-major Billot. Il s'était énergiquement démené pour partir, mais n'avait pu obtenir de place dans un état-major. Cependant, il devait avoir des relations dans le monde des généraux et il était bien en cour, car c'était un des danseurs aussi brillants qu'assidus des Tuileries, même des petits bals de l'Impératrice où n'étaient invités que les privilégiés. Mais il était déjà veinard à cette époque. En voici la preuve. Quelques jours après que le général Bazaine fut appelé au commandement de la 1<sup>re</sup> division, que ses brigadiers, les généraux de Castagny et Neigre, furent désignés pour commander les brigades, et moi, son aide de camp, nous nous trouvions tous réunis dans le cabinet du général, lorsque le général de Castagny, qui me connaissait particulièrement, me dit : « Blanchot, je n'ai pas encore d'aide de camp, connaissez-vous quelqu'un de vos camarades, un bon bougre... qui veuille venir avec moi ? — Je crois, répondis-je, qu'il y en a beaucoup qui seraient heureux de servir auprès de vous. Je n'ai pas de nom à ce moment, mais si je trouve un camarade, je vous l'enverrai, si vous le permettez. — Oui, très bien ! » conclut le général.

Une heure après, la réunion prenait fin et je me rendais au boulevard pour déjeuner, lorsque au coin de la rue Royale et de la rue Saint-Honoré, je croisai le capitaine Billot qui, l'air pressé et préoccupé, me dit : « Sapristi, je suis très ennuyé, je ne puis trouver une place dans un état-major pour partir, tu ne connais pas un général qui n'aurait pas d'aide de camp ? — Tu as une fière chance, lui dis-je », et je lui contai ce qui venait de se passer. « Cours chez le général de Castagny, dis-lui que c'est moi qui t'envoie et il te prendra peut-être. »



Ce qui fut dit fut fait. Le général le demanda au ministre et, deux jours après, il était nommé aide de camp. Et voilà comment Billot partit pour le Mexique. Je lui avais rendu un fameux service; mais il l'oublia quand il fut ministre de la guerre, ce qu'il n'aurait jamais été s'il n'avait pas pu aller au Mexique!

Et dire que plus tard, le général Billot a dit et écrit qu'il avait été envoyé au Mexique *par punition*, à cause de ses idées républicaines. Déjà!

Les préparatifs de mon départ pour cette nouvelle campagne me furent légers, grâce à la bonté inépuisable de mes parents. La question « cavalerie » qui m'avait donné tant de soucis à mon départ pour l'Italie, fut cette fois très simplifiée. J'avais deux chevaux : le fidèle et infatigable *Doria* qui s'était si vaillamment comporté en Italie, et un vigoureux poney irlandais qui m'appartenait. Comme on ne pouvait emmener qu'un cheval, je laissai ce dernier dans l'écurie de mon père.

Dès les premiers jours d'août, après avoir fait tous les adieux officiels et de famille qui s'imposaient, j'étais prêt et désireux de partir afin d'abrèger la durée des émotions préparatoires d'une pareille séparation. Ce moment était attendu d'un jour à l'autre et on faisait tous ses efforts pour le connaître à l'avance. Mais on ne pouvait rien tirer des bureaux du ministère; car, à cette époque, c'est à eux qu'incombaient tous les détails de la mise en route, ce qui procurait parfois à certains employés facétieux l'occasion de se donner une importance solennelle et excessive. Exemple, celui que, le 19 août, je fus consulter, de la part de mon général et à qui je demandai, fort timidement du reste, l'époque de notre départ; ce malin personnage se campa dans son fauteuil et, prenant un air suffisant et goguenard, répondit avec emphase : « Mais, Monsieur, soyez donc tranquille, on vous prévendra assez à temps! » Eh bien! Ce ridicule bonhomme avait dans son portefeuille l'ordre de départ pour le surlendemain, et nous le recevions le soir

même. J'ai acquis dès lors la conviction dont j'ai fait profit pour moi-même, que l'abus du rond-de-cuir influe autant sur le moral que sur le physique!

Mais voici qui est encore plus topique : le général devait embarquer à Toulon sur le *Saint-Louis*, qui prenait la mer le 24 août; et, par une chinoiserie intellectuelle évidemment inspirée par l'influence du néfaste rond-de-cuir, les bureaux me faisaient embarquer à Cherbourg.

Le général fut mécontent, courut au cabinet du ministre et obtint que tous ses officiers partiraient sur le même bâtiment que lui. Décidément on a bien fait de créer l'état-major général de l'armée où l'influence du rond-de-cuir momentanément y est paralysée par celle du rond-de-selle!

Il arriva bien vite le soir du 21 et, après un dîner de famille pas gai du tout, je partis d'Auteuil, accompagné par mon père et ma mère et, à 7 heures 30, j'arrivais à la gare de Lyon.

Un cruel destin voulut que ce fut la dernière fois que je devais embrasser mon pauvre père; aussi, comme inspirée par une influence mystérieuse et divine, cette séparation me fut plus pénible que les autres.

Le train qui nous emmena fut le premier *Rapide* qui devait à l'avenir porter de Paris à Marseille les gens qui se croient pressés; malheureusement il n'avait pas encore de restaurant. C'est à peine si, à Lyon, on nous donna une minute pour avaler un café bouillant; et, sur le coup de midi, à Marseille, on daigna nous accorder quelques instants pour déjeuner. Décidément, ce n'est pas voyager que de dévorer seulement l'espace! A deux heures nous étions à Toulon. Nos hommes et nos chevaux furent plus heureux, ils n'arrivèrent que dans la nuit.

La journée suivante se passa en cérémonie : visites officielles en ville et à bord de notre vaisseau; puis embarquement de notre matériel, chevaux, voitures de transport, etc... Ce n'est pas chose simple que de hisser des animaux si casants à 12 mètres de hauteur pour les déposer sur le pont



d'un vaisseau de guerre. Tout se passa à peu près convenablement, excepté l'embarquement du cheval de mon collègue Willette qui, depuis qu'il l'avait pris à la remonte de Paris sous la rubrique de *bête dressée*, n'avait jamais cessé de donner des signes non équivoques d'indomptabilité. Il fallut le laisser à terre et le général fit remplacer cette monture aléatoire par un cheval pris à l'artillerie à Toulon. Que sera-ce donc à l'avenir avec les chevaux fournis par la réquisition ?

Enfin, c'est à peine si dans cette dernière journée passée sur la terre de France, nous pûmes jouir des charmes de cette bonne ville de Toulon, si gaie, si vivante, si patriote. Le lendemain, à huit heures du matin, nous étions définitivement embarqués à bord du *Saint-Louis*.

A cette époque, les unités de combat de la marine n'étaient pas comme de nos jours d'immenses engins de guerre où tout se fait machinalement sous l'action de la vapeur ou de l'électricité et qui ne peuvent servir absolument que pour le combat. Les grandes unités d'autrefois étaient d'immenses navires, superbes à voir, et disposés de façon à recevoir en plusieurs batteries superposées un nombre plus ou moins considérable de pièces d'artillerie, depuis 50 jusqu'à 120. Ils étaient grésés pour naviguer à la voile, et, en 1862, depuis quelques années seulement, on avait transformé ces vaisseaux en les dotant d'une machine; de sorte qu'ils étaient voiliers et vapeurs. Ces bâtiments avaient le grand avantage de pouvoir supprimer momentanément leurs facultés de combat et servir de transports. Il suffisait de leur enlever la plus grande partie de leur artillerie, et leurs vastes batteries devenaient libres pour recevoir des troupes ou du matériel.

Ces conditions permirent à la marine de transporter à la fois au Mexique, douze ou quinze mille hommes d'infanterie, plusieurs régiments de cavalerie, un grand nombre de batteries d'artillerie, des compagnies du train et un matériel considérable de toute espèce.

C'est ainsi que le *Saint-Louis*, vaisseau de cent canons,

portait dans ses flancs la moitié du 95<sup>e</sup> d'infanterie avec son état-major, ainsi qu'un général de division et son état-major. Le reste du régiment, avec le général de brigade de Castagny, formait le chargement du *Navarin*, vaisseau de même modèle et qui devait partir en même temps que nous, ainsi qu'un grand transport-écurie portant deux escadrons du 12<sup>e</sup> chasseurs.

Aussitôt embarqués, le commissaire du bord nous fit la répartition des logements dans cet immense caravansérail flottant où nous allions être hébergés pendant d'interminables semaines. Le vaisseau n'étant pas armé en guerre, son cadre d'officiers était réduit et les chambres disponibles reçurent les officiers supérieurs passagers. Les cabines des maîtres furent affectées aux capitaines d'état-major et aux plus anciens capitaines de la troupe. Tous les autres officiers s'établirent dans de vastes dortoirs installés dans la batterie haute. Ceux-là étaient les mieux partagés; car, à part la vie en commun, ils avaient de l'air et de la lumière par les sabords. A mon camarade de Fayet et moi on donna une chambre d'adjutant, dans le faux-pont, n'ayant pour lumière que celle d'un hublot, ouverture circulaire de 0 m. 25 de diamètre, et pour air..... l'atmosphère du faux-pont empoisonné par les odeurs de la machine et des 400 hommes qui y étaient installés !

Dans ce réduit qui n'avait pas trois mètres de surface, se trouvaient deux couchettes, un secrétaire, un lavabo et une chaise. Entre ces objets mobiliers, il n'y avait place que pour une personne verticale; si bien qu'on en était réduit à tout faire alternativement, pendant que l'un s'habillait, se débarbouillait ou se dévétissait, l'autre devait quitter la cabine ou bien s'allonger sur son cadre. Ce n'était pas la vie en commun, mais successive.

Quant aux soldats, ils étaient parqués dans les batteries où, très sagement, il était interdit de respirer avec le nez ! Je dois ajouter que l'officier de casernement du bord avait eu la délicate attention de faire disposer un *home* isolé et



discret pour les cantinières du 95<sup>e</sup>, mais je ne me souviens pas s'il avait eu la précaution de séparer les ménages ?

A peine arrimés à bord, le clairon sonna « les rations », voir « la soupe » dans l'armée de terre. Les officiers supérieurs avaient les honneurs de la table du commandant, avec le général, et nous autres, les galonnés d'ordre inférieur, nous devions vivre au carré des officiers du bord qui, le verre en main, nous souhaitèrent la plus cordiale bienvenue. Puis « tout le monde sur le pont » pour l'appareillage.

A 11 heures, le *Saint-Louis* larguait sa dernière amarre, et une émotion intense étreignit tous les cœurs. Pourtant la musique du 95<sup>e</sup> jetait à la brise qui nous poussait au large nos refrains guerriers les plus entraînants; devant nous défilait le merveilleux panorama de la rade de Toulon, mais rien ne pouvait dissiper le voile de mélancolie indéfinissable qui nous enveloppait; nos regards laissaient passer tous ces enchantements et ne voyaient pas. C'est que chacun se séparait de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Que de vides il pourrait trouver au retour, si même ce retour devait être ? Car ils étaient nombreux ceux qui, sur ce vaisseau, voyaient pour la dernière fois cette Patrie à laquelle ils allaient tout donner. Aussi, pendant longtemps les regards restèrent fixés sur cette terre de France qui fuyait derrière nous. Puis, lorsque nous ne vîmes plus que la mer bleue et le ciel bleu, nos cœurs se retremperent, nos pensées se ressaisirent et se reportèrent vers l'avenir et vers les grands devoirs qui nous attendaient dans l'inconnu lointain.

Nous partîmes le jour de la saint Louis sur le vaisseau *Saint-Louis*.

Le 27, au matin, nous passions devant le Cap de Gate, une des trois pointes méridionales de la péninsule Ibérique; et, vers le soir, comme on approchait du détroit de Gibraltar, le commandant du *Saint-Louis* ralentit la vitesse de son bâtiment afin d'éviter de franchir de nuit ce passage dangereux où, par suite du grand nombre de navires qui s'y croisent, les abordages sont très fréquents. Cette mesure était

sage, car quelques jours après un vaisseau qui nous suivait coupa en deux un vapeur et fut obligé de relâcher à Cadix pour réparer ses avaries.

Le lendemain avant l'aurore, j'étais sur le pont pour assister au passage du fameux détroit et voir, au sortir des ténèbres, se dresser au-dessus des mers les antiques « Colonnes d'Hercule », les pointes d'Afrique et d'Europe, ces gigantesques jalons terrestres du défilé maritime mondial de Gibraltar.

Bientôt, en avant de la pointe d'Europe, apparaît sous les premiers rayons du soleil et sortant des flots, une masse immense et haute, déchirée, dentelée, aux flancs abrupts, gigantesque muraille colorée d'ocre et de pourpre et mouchetée de sombres taches qui sont les embrasures de batteries souterraines sculptées dans le roc : c'est le rocher des Anglais !

Ce monstre reposant sur les flots a été souvent assimilé à la carène d'un vaisseau échoué la quille en l'air. Serait-ce donc l'enseigne parlante du grand port et des flottes qu'il abrite et qui semble dire aux vaisseaux qui l'approchent, « Voilà le sort qui vous attend ! » Pourquoi pas ? Albion nous en a fait voir bien d'autres.

En arrivant à hauteur de la pointe d'Europe que le *Saint-Louis* range de très près, en saluant la forteresse anglaise, nous pouvions contempler les troupes de la garnison faisant la manœuvre. Leurs bataillons, tout de rouge habillés, ressemblent assez à des champs de coquelicots. Les mouvements qu'ils exécutent ont dans leur ensemble toute la raideur de l'individualité britannique. Ces messieurs s'appliquent du reste, car ils pensent bien que tous les soldats que contient le pont du vaisseau français ont les yeux fixés sur eux.

Je m'abstiens de formuler l'impression que produisirent sur nous les défenses de Gibraltar; je serais entraîné trop loin, ayant eu l'occasion antérieurement d'étudier, dans ses plus minutieux détails, cet ensemble formidable que la méfiance anglaise a échaffaudé sur ce rocher inaccessible. Du



reste, nos regards s'éloignèrent bien vite de cette sombre machine infernale, et en route pour le cap Spartel et les eaux africaines.

Le 31 août, après midi, après avoir accordé pendant quatre heures à la cime vaporeuse du pic de Ténériffe, une contemplation béate, car sa silhouette représente merveilleusement, au dire de tous les navigateurs, la forme géométrique d'un sein de Vénus, nous atteignons la pointe nord de l'île qui lui sert de base.

Il est 6 heures et nous découvrons au fond d'une large baie la ville de Sainte-Croix-de-Ténériffe. Bien que nous ayons demandé un pilote, celui-ci n'arrive qu'à la nuit; aussi nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour atterrir et le *Saint-Louis* ne s'arrête sur ses ancres qu'à huit heures du soir, trop tard pour aller à terre; et pourtant la vue de la ville tout illuminée au gaz nous attire follement. Comme dérivatif à cette déception, on nous annonce que, dans la nuit, un courrier anglais doit passer pour prendre les correspondances pour l'Europe. Aussitôt chacun saisit sa bonne plume de Tolède, puisque nous sommes en Espagne.

En effet, vers minuit un coup de canon nous éveille; c'est le paquebot qui demande la poste. Il reste sous vapeur, attend le courrier et repart aussitôt.

Durant la matinée du lendemain, pendant qu'on réglait avec le consul et le gouverneur de l'île les conditions de notre fréquentation avec la terre, nous étions réduits à contempler avec admiration le joyau de la couronne coloniale de l'Espagne.

Au pied de hautes falaises de roches noires, évidemment enfantées par le volcan de Ténériffe, et surgissant de la mer, Sainte-Croix étale en gradins superposés ses maisons aux couleurs vives et variées, entre lesquelles se dressent de belles églises à l'architecture pittoresque. Sur la plage, s'allonge une puissante ceinture de remparts aux lignes sévères des Vauban et des Cormontaigne qui plongent dans

la mer la base de leurs lourds bastions; et, au sommet des falaises, apparaissent les reliefs de grands forts défiant toute attaque.

Tout nous appelle sur cette terre fortunée de l'Espagne, et pourtant ce n'est qu'après déjeuner que nous pouvons y descendre. Mais là l'illusion s'évanouit!

La première impression n'est pas agréable; il faut débarquer sur un vieux môle en bois, à moitié démoli, fort sale et encombré de barils de morue qui infecte. Ce n'est pas sans étonnement que j'envisageais ces stocks de morue qui excédaient la consommation possible de l'île, ses habitants eussent-ils fait maigre toute l'année; car je pensais que ces denrées provenaient de l'importation.

Je croyais, en effet, au début de ma carrière géographique, que ce poisson, desséché et odorant, provenait uniquement des mers glacées de l'Irlande ou des bancs de Terre-Neuve. Je me trompais. Sous les zones tropicales du continent africain, dans les baies d'Arguin et du Port-Juby, on pêche par de grands fonds aux eaux froides, des morues qui viennent de Terre-Neuve dans des courants sous-marins. Ces denrées sont donc des produits d'exportation qui, portés par de petites barques à voile, du continent africain à Ténériffe, y attendent le passage des transports maritimes.

Cette jetée conduisant à terre est longue, étroite et encombrée d'une population de débardeurs et de pêcheurs fort peu intéressante. La porte de la ville à laquelle elle aboutit, est fort belle avec son architecture mauresque et ses magnifiques grilles en fer forgé et ciselé. Là, nous voyons le premier échantillon des troupes espagnoles et nous admirons leur tenue en toile blanche si conforme au climat brûlant sous lequel elles se trouvent. Les soldats sont du reste très propres et très bien tenus. A gauche de l'entrée de la ville s'élèvent de vastes bâtiments militaires reliés à un grand fort établi sur la grève; à droite, s'étend, le long d'une belle plage de sable, l'Alameda, la promenade classique de toute cité espagnole. Son aspect frais et riant nous invite à entrer.



C'est en réalité un square dont l'irrégularité, dite anglaise, est remplacée par des lignes régulières qu'on retrouve dans tous les anciens jardins espagnols.

En ville, presque toutes les rues sont étroites afin d'y laisser pénétrer le moins possible les rayons du soleil. Cette nécessité oblige aussi les magasins à supprimer les étalages des marchandises qui sont toutes entassées au dedans, ce qui enlève tout le charme des rues marchandes; aussi nous autres qui ne sommes que des touristes, nous sommes sûrement volés! Ce qui nous divertit, en particulier dans les rues bourgeoises ou aristocratiques, ce sont, aux fenêtres, des petites jalousies qui, s'ouvrant de différentes façons, peuvent constituer une télégraphie optique ingénieuse à l'usage des intrigues galantes.

A 5 heures, le dîner du *Saint-Louis* nous rappela à bord; mais, sitôt après ce devoir accompli, je dus redescendre à terre pour accompagner le général qui n'avait pas encore quitté le vaisseau. Sur le môle, nous trouvons le Consul de France qui attend le général français pour le saluer et lui montrer les merveilles de la ville.

C'est d'abord la place de la Constitution où se trouve le palais du Gouverneur et la citadelle. Cet ensemble atteste toujours avec éclat l'antique splendeur des colonies espagnoles qui se caractérisait partout par la puissance et la grandeur artistique de ses établissements. La place, dalée avec art, est ornée en son milieu d'un obélisque en marbre surmonté d'une statue allégorique et posé sur un soubassement portant quatre statues à ses angles. La citadelle, sous la forme d'un énorme bloc de maçonnerie, représente une redoute étoilée dont les parapets ont vue aussi bien sur la ville que sur la mer.

A la place de la Constitution aboutit la rue la plus importante qui se prolonge par la seule grande route donnant accès sur les hauts plateaux de l'intérieur de l'île. Sur cette route s'élèvent, dans une situation magnifique dominant la mer, un hôpital et une caserne.

Les rues ont, à cette heure du soir, une physionomie singulière. On peut croire qu'il n'y a pas de cuisine dans les maisons du peuple, car nous voyons le long des trottoirs faire la cuisine au dehors avec des petits fourneaux en terre. Il est même fort désagréable, après son dîner, de se promener dans cette atmosphère remplie de fumée et de senteurs d'oignons. Aussi nous redescendons rapidement à la grande place. Du reste, la nuit commençait, et nous voyions apparaître les belles dames du pays qui se rendaient à l'Alameda et aux bains de mer. Ce premier aperçu des Espagnoles est tout à fait captivant. Elles ont eu l'intelligente coquetterie de conserver la mantille classique de la belle Chimène qui sied à ravir pour draper avec grâce leur noire chevelure et concentrer tout l'éclat de leurs grands yeux de gazelle, enfin de ceindre avec art leur torse sculptural doucement cambré. Aussi charmés par ces apparitions, nous les suivons à l'Alameda. Tous les bancs du pourtour sont déjà garnis et exposent aux regards des promeneurs une délicieuse perspective. Notre Consul présente aux personnalités marquantes le général Bazaine qui, parlant l'espagnol comme un hidalgo, leur dit des choses qui doivent être charmantes, si nous en jugeons par les sourires qu'elles inspirent. Nous ne pouvons, hélas, en faire autant, vu notre ignorance; mais nous prenons la résolution ferme de cultiver avec acharnement la grammaire espagnole.

Nous reprenons bientôt le chemin du *Saint-Louis*, mais en route, sur le môle, nous surprend un spectacle peu banal mais trop passager. En effet, au sein des voiles très transparentes d'une nuit étoilée, nous apercevons sur la plage un grand nombre de femmes se baignant dans l'élégant et gracieux costume d'Amphitrite. C'est le bain des Dames de la haute société. Et ce qui ne manque pas d'une piquante originalité, c'est un cordon de factionnaires placés sur le môle pour empêcher les hommes, non seulement de pénétrer dans ce sanctuaire, mais encore d'y plonger des regards indiscrets. Il est défendu de s'arrêter à l'heure du bain. Cepen-



dant la contemplation de nos uniformes français captiva l'attention des sentinelles et nous pûmes défiler avec une agréable lenteur. Décidément nos plages françaises ne détiennent pas le record des charmes des bains de mer ! Nous pensions aussi que la garnison de Santa-Cruz avait souvent un service fort agréable et que les factions du soir devaient être très recherchées.

Le lendemain, 2 septembre, nous devons faire une excursion à la Laguna, ancienne capitale de l'île, située sur le plateau supérieur, à trois lieues de Santa-Cruz. Des moyens de transport ont été assurés et, après déjeuner, accompagnant le général, nous nous rendons au Consulat de France; le commandant du *Saint-Louis* est avec nous. Le Consul reçoit tout le monde avec une cordialité parfaite et nous fait savourer un certain vin de Ténériffe dont se glorifierait Madère.

On nous entasse plutôt mal que bien dans deux vieux carrosses tremblants attelés de mules et de petits chevaux de maigre apparence, et pourtant nous faisons un départ brillant mais dont l'ardeur est bientôt tempérée par une côte formidable de huit kilomètres, qui ne se termine qu'après avoir escaladé quelques centaines de mètres d'altitude sur le flanc des falaises verticales dominant l'océan. Nous étions sur le plateau de l'île.

Le terrain parcouru était d'une aridité désolante; pas d'herbe, mais des nopals recouverts d'une poudre blanche sous laquelle habite la cochenille. On la cultivait en grand dans toute l'île, car alors elle colorait les pantalons rouges de l'armée française. Mais depuis que le progrès (?) a remplacé ces petits insectes par des blocs de charbon de terre comme producteurs de la garance, ces pantalons qui jadis conservaient leur éclat après toutes nos guerres, se ternissent aujourd'hui, même en garnison. La culture de la cochenille dans l'île avait alors une grande importance et produisait une exportation annuelle de dix millions.

Une fois arrivés sur le plateau, nos attelages calomniés reprirent leur brio du départ et bientôt, au son des grelots,

nous faisons une entrée bruyante dans la silencieuse capitale.

La Laguna représente le vieux type non modernisé de l'antique et seigneuriale cité espagnole; ses rues sont larges, habilement dallées et bordées de fort belles habitations, de palais même. C'était là que tous les grands seigneurs établis dans l'île, lors de la prospérité espagnole, avaient groupé leurs demeures. Celles-ci édifiées en granit vitrifié de la plus sombre couleur volcanique, leur donne un aspect imposant. Ces matériaux sont rebelles à toute façon artistique, et pourtant on voit des palais ornés de portails monumentaux avec de riches colonnades et des frontons sculptés et fouillés avec un art délicat.

Partout les armoiries de la famille sont sculptées en grand relief sur la porte. Autour d'un de ces écussons, supporté du reste par des colonnes torsées d'un admirable travail, nous lisons la devise suivante : « Qui sait manier la lance, ne meurt jamais de faim. » Aujourd'hui on pourrait peut-être mettre « la Langue » au lieu et place de la Lance ?

Malheureusement notre exploration reste purement archéologique; car nous ne voyons presque personne dans les rues, désertes à cette heure torride où le soleil est de feu.

Parfois, cependant, nous apercevions quelques rares visages féminins derrière des jalousies qu'une main soulevait discrètement pour voir quels étaient les malheureux, obligés à circuler à pareille heure. Nous pouvons pénétrer dans la chapelle d'un couvent de nonnes où nous admirons un autel d'une énorme dimension et d'une incroyable richesse d'ornementation; tout est en bois recouvert de plaques d'argent finement ciselées; c'est éblouissant.

En parcourant la chapelle déserte et silencieuse, nous découvrons un spectacle qui, malgré son caractère sacré, nous inspire des réflexions, malheureusement quelque peu irrévérencieuses. C'est la confession des nonnes. Les statuts de l'ordre interdisent absolument l'entrée d'un homme dans le cloître. Alors on a imaginé, pour confesser ces saintes



filles qui ont une telle horreur de l'homme, un système original qui a pour résultat d'éloigner le plus possible la pénitente du Père confesseur. La chapelle est séparée du couvent par un mur de plus d'un mètre d'épaisseur; on a foré dans ce mur un trou où on pourrait à peine introduire les doigts, une grille ferme chaque extrémité, et c'est aux deux bouts de ce tuyau acoustique que se placent d'un côté la nonne, de l'autre le Basile ! Nous avons assisté à la cérémonie; et, comme il n'y a pas le moindre petit appartement classique et mystérieux pour isoler le confesseur, nous avons pu voir le Padre, assis le long du mur et l'oreille collée au trou où par moment il appuyait ses lèvres.

Je pense que de nos jours on a dû perfectionner le système et qu'au moyen du téléphone, on est parvenu à éloigner encore davantage les deux sexes. Allo, allo, au couvent !!! Nous admirons encore les richesses de la cathédrale; puis après une étude rapide géographique et géologique sur la genèse de l'île volcanique, nous préparons le retour.

Il était 4 heures, nos attelages étaient reposés et nous reprenions la route du retour qui se fit du reste à une très vive allure. Une fois en ville, le capitaine de Fayet et moi, dédaignant le dîner du *Saint-Louis*, nous restons à terre et nous rendons à l'hôtel de la Marina pour nous faire servir un repas espagnol. Nous faisons là, assez confortablement du reste, des connaissances culinaires nouvelles, mais nous promettant bien de ne plus les cultiver à l'avenir; car la vraie cuisine espagnole est plutôt médiocre; puis, naturellement, nous allons revoir l'Alameda et, pour achever gaiement notre journée d'exploration, nous allons contempler encore le bain des Dames où, malgré les factionnaires, nous assistons à un ballet de Naiades qui n'est vraiment pas ordinaire et aurait grand succès aux Folies Bergères, par exemple !

Le lendemain, je descendis encore à terre pour faire quelques emplettes commémoratives de notre séjour et notamment une amphore de vieux vin de Ténériffe, me proposant de le déposer à Vera-Cruz et de l'y prendre à mon retour, si

je devais revenir; ce que je fis du reste consciencieusement.

Le 4 septembre au matin, le *Saint-Louis* déployait ses grandes ailes de toile, car désormais nous devions naviguer à la voile et quittant les îles fortunées de l'Espagne, nous courons vers le sud-ouest pour gagner la zone du tropique où les vents alisés nous conduiront tout droit aux Antilles.

Trois jours après, la traversée fort monotone devait être égayée par un spectacle solennel et drolatique qui était de tradition dans la vie des hommes de mer. Nous allions franchir le tropique et on préparait tout à bord pour la grande cérémonie du baptême de tous les mortels qui allaient pénétrer pour la première fois dans l'Empire du Père Tropic.

Il est de règle qu'en cette circonstance, même sur les navires de guerre, le rigorisme du service soit relâché et que, dans une certaine mesure, en apparence du moins, l'équipage soit maître du bâtiment.

Ce fut une comédie burlesque en plusieurs tableaux où toutes les facéties, les scènes comiques, les charges du service à bord, les exhibitions les plus funambulesques se donnèrent libre cours, inspirées ou traduites avec une ingéniosité de mise en scène, un esprit français souvent même gaulois, et un entrain endiablé qui caractérisent la gaieté de notre race lorsqu'elle est en liesse.

La veille, ce fut l'arrivée tapageuse d'une ambassade chargée de remplir les formalités protocolaires pour permettre aux profanes de pénétrer dans l'Empire des tropiques et de recevoir les eaux du baptême.

Le jour solennel comporta l'arrivée du dieu Neptune, précédée de la prise de commandement du navire exécutée avec une maëstria désopilante. Le Roi des Mers se présenta avec son épouse, Mme Amphitrite, suivi de sa cour, de ses gardes et d'un cortège fantastique. Puis, eut lieu la cérémonie du baptême. Cependant, par une faveur très démocratique, nos douze cents petits soldats n'ayant pas de vêtements pour remplacer ceux inondés, reçurent en bloc le sacrement sec.

Quant aux officiers, ce fut à leur égard avec les plus so-



lennelles formalités et un réalisme complet et inexorable qu'ils furent soumis à une immersion immodérée dans les fonts baptismaux, accompagnée de toutes les pompes... à incendie qui inondaient les Néophites, et agrémentée par les formalités d'un rite aux effets variés et burlesques, à la plus grande joie des assistants. Chacun en prenait pour son grade.

Rien n'était oublié et encore moins l'offrande classique qui produisit à la cagnotte de l'équipage une fort jolie prébende.

Nous y passâmes tous après avoir juré de ne jamais faire la cour à la femme du marin. Du reste, cela ne coûta guère, car il n'y en avait pas à bord !

Il y eut ensuite un grand festin au carré des officiers et on but largement à l'amarinage des « Terriens ». Le soir, des troupiers et des matelots donnèrent sur le pont une représentation théâtrale entremêlée de chansons comiques et de danses de caractère. Durant cette fête nocturne, le vaisseau aurait mérité un pinceau génial pour reproduire la physionomie qu'il présentait : sur le pont, s'élevait une pyramide de têtes; tout le long du grand mât, des échaffaudages d'hommes montant au-dessus des bastingages et se continuant dans les haubans par des grappes humaines profilant leurs contours fantastiques sur le ciel; et, au-dessus de tout ce colossal tableau vivant, l'édifice gigantesque des voiles et des agrès du grand mât produisait un effet grandiose. Tout cet ensemble éclairé par des guirlandes de lanternes et inondé par la douce lumière de la lune, composait une scène féérique. Après la représentation il y eut bal et les officiers aussi dansèrent sur la dunette. Quel cachet on sut donner à ces quadrilles ! Aussi du bout des mille lieues qui nous séparaient des Champs-Élysées, le fameux Mabile d'alors dut frémir d'aise en voyant ses grands principes chorégraphiques franchir les Océans et porter au milieu de leurs déserts la joie et l'oubli !

Puis les folies cessèrent, tout à bord rentra dans le calme,

et le majestueux *Saint-Louis*, impassible sous son immense voilure, continua à tanguer mollement sur la grande houle de l'océan en traçant son sillage régulier sous l'effort nonchalant des brises alisées.

Douze jours se passèrent sans incident et nous endurions avec résignation, de jour et de nuit, une température implacable dont on ne pouvait se préserver. Les parties de domino se succédaient innombrables et passionnées. Et, dans ce parcours de six cents lieues dans ces mers vastes et solitaires, en dehors des grandes routes de la navigation, nous ne rencontrâmes que deux navires : un malheureux brick qui faillit se faire couper en deux. Il ne lui manquait pourtant pas de place pour nous éviter; mais il faisait nuit, sa vigie veillait mal et la fatalité venait le jeter juste sous l'avant de notre colossal vaisseau qui l'eut écrasé sans même s'en apercevoir. Mais il fut vu par l'officier de quart et un coup de barre rapide nous permit de l'éviter de quelques mètres seulement. Le deuxième fut un grand clipper américain qui, passant devant nous, fit des signaux auxquels du reste on ne put rien comprendre, notre marine ayant, à cette époque, l'entêtement de conserver son télégraphe particulier alors qu'il en existait un autre adopté par toutes les nations. Il n'en est plus ainsi heureusement.

Le 17 septembre, un incident tragique vint secouer notre torpeur morale et marquer d'une tache lugubre notre journal de bord. C'était dans la matinée, il faisait beau temps, belle brise, on marchait bien, toutes voiles dehors.

Le commandant en second eut la fatale idée de faire procéder à la toilette extérieure du navire, opération formellement interdite quand on est à la mer. Des hommes étaient donc accrochés au dehors du vaisseau et lavaient ou peignaient sa muraille. Nous finissions de déjeuner, quand le bruit d'un objet qui tombe à l'eau et le cri : « Un homme à la mer », nous firent courir aux sabords d'arrière, et nous vîmes un malheureux matelot qui nageait dans le sillage du vaisseau. Il avait manqué le « traînard » et se maintenait sur



les vagues; malheureusement la bouée de sauvetage fut lente à tomber et nous vîmes, avec angoisse, l'infortuné matelot faire des efforts désespérés pour atteindre cette planche de salut. Mais tout à coup, il poussa un cri terrible et disparut entraîné sous l'eau; puis il revint à flot pour disparaître de nouveau et nous ne le revîmes plus. Il avait été dévoré par un requin.

Le vaisseau stoppa, la baleinière de sauvetage fut mise à la mer; on chercha longtemps autour de la bouée mais on ne trouva rien. L'embarcation revint à bord et le vaisseau reprit sa route; mais je n'ai jamais oublié le cri horrible poussé par le malheureux happé par le monstre.

## CHAPITRE V

### ESCALE A LA MARTINIQUE

---

Le Gulf-Stream. — Le rocher du Diamant. — La Martinique. — Arrivée à Fort-de-France. — Excursion à Saint-Pierre. — L'Alecton et le Poulpe géant. — Panorama de la Martinique. — Saint-Pierre. — Repas créole. — Excursion pittoresque au jardin botanique. — Les créoles de couleur. — Départ de Fort-de-France.

Cependant le *Saint-Louis*, à force de filer des nœuds sur cette route interminable que suivit Christophe Colomb, commençait à approcher des Antilles, terminus de notre deuxième étape maritime. Le point du 20 septembre ne nous séparait plus que de 80 lieues de cette terre que nous appelions de tous nos vœux; car depuis plusieurs jours, les légumes frais et les fruits de Ténériffe avaient disparu de notre table, aussi les conserves de toutes sortes accaparaient nos menus. En outre, la chaleur était toujours accablante et nous étions las de fondre jour et nuit.

Le commandant le comprit sans doute car, dans l'après-midi, il fit allumer les feux. Ce fut un cri de joie à bord quand on vit un panache de fumée surgir de nos cheminées. Du reste, la chaleur que nous subissions depuis quelques jours avait une cause locale, car nous venions d'entrer dans le courant du Gulf-Stream qui roule au milieu des océans ses eaux rapides chargées des températures élevées provenant des régions équatoriales et qu'elles portent vers le Nord. Au point où nous avons pénétré dans le lit de ce fleuve géant, nous lui avons trouvé 28 degrés. Chiffre considérable comparé à celui des eaux que nous avons parcourues. Le cours